

# Notes de lectures de Georges Leroy des mois de septembre-octobre 2007

## Artefact.



**Maurice G. Dantec**

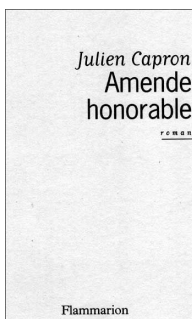
Albin Michel, 568 p., 23 €

Ce livre malgré sa longueur, est un livre qui se dévore et où l'auteur offre la quintessence de sa pensée. Composé de mini-romans, ils formeront, à la fin, une trinité ou un Tout.

Le premier peut être interprété comme une variante brillante taillée sur le motif de la Sirène Rouge. Un homme et un enfant, marchent sur la route pour échapper au monde et rattraper leur destin. Si l'auteur n'invente rien il transcende un schéma usé en fécondant son duo de sacré et de mysticisme. La deuxième séquence démarre assez mal (un sentiment de déjà lu apparaît) et nous laisse sceptique jusqu'à ce que cette partie prenne tout son sens, au milieu de la séquence 3. Du coup, en revenant en arrière on s'aperçoit que le cœur trinitaire du roman est bien là, dans cette écriture répétitive et épurée, simplissime, obscure. La troisième séquence, justement, est sûrement la plus créative, dure et belle. Un homme fait alliance avec le diable qui... part en vacances. La descente aux enfers sur Terre est terrible, enivrante, hypnotique. Les horreurs s'enchaînent autour d'une sublime démonstration par l'absurde: le Mal est en nous. Le Mal est humain. Si Artefact en impose moins que Villa Vortex ou Grande Jonction, il n'en reste pas moins que l'auteur s'est mis à portée du plus grand nombre, sans céder sur l'es-

sentiel, ni faire la moindre concession sur la dynamique de sa pensée.

## Amende honorable



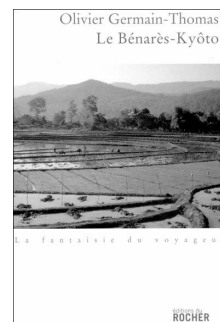
**Julien Capron**

Flammarion, 662 p., 23 €

Demain, l'auteur nous imagine dans un monde régi par la perfection. Perfection de la loi qui avec l'amende honorable punit les coupables en leur permettant de se repentir, avant leur exécution capitale. Perfection de l'administration qui a enregistré les ADN de toute l'humanité. Ces progrès n'empêchent pas la nature humaine de s'en mêler. Un sénateur est assassiné et une mystérieuse ligue (les VII-Epées) fomente un mauvais coup. Est-ce pour la bonne ou la mauvaise cause? Dans cette écriture à jet continu, on comprend que l'homme a une nouvelle fois maille à partir avec le système. La révolte d'Antigone gronde contre Créon: c'est la noblesse de l'être humain d'agir ainsi.

Le roman de Julien Capron ne serait qu'un foisonnant roman d'anticipation s'il n'avait réussi à le bâtir comme un monument littéraire mêlant fait divers, enquête policière et réflexion politique, judiciaire et médiatique, avec des accents proprement eschatologiques. Ainsi son livre est rythmé par des imprécations bibliques et organisé en chapitres selon les offices monastiques. Il comporte des accents de thriller. L'écrivain a du brio... à suivre!

## Le Bénarès Kyoto

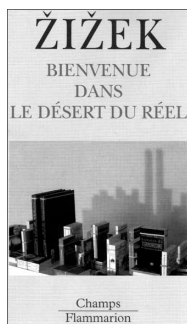


**Olivier Germain-Thomas**

Le Rocher, 274 p., 18 €

Une traversée de l'Asie par voie terrestre et maritime. De l'imprévu, des rencontres, des trains fantaisistes, des jeteurs de sorts... Voici l'Inde avec cette union si troublante de l'éros et du divin. La Thaïlande et une femme prête à sauter d'une falaise au-dessus du Mékong. Le Tonkin avec un combattant de Diên Biên Phu qui aimait la France. Le dévoilement d'une Chine méconnue, le Tao et le Bouddha, une audience pleine d'humour avec l'empereur. Le Japon, une marche rituelle dans les montagnes habitées par les Esprits, les miroirs secrets dans les sanctuaires... l'auteur nous convie à une aventure unique où se mêle de l'érudition, avec cette réjouissance chère à Montaigne, un des compagnons du voyageur qui pratique la philosophie par la marche et l'ironie d'un regard perçant. Ce récit correspond à la voie suivie par le bouddhisme. L'itinéraire fourmille d'anecdotes et de rencontres. Il constitue également pour l'auteur une façon de rendre vivantes les principales valeurs de l'Asie qui marquent de plus en plus l'Occident amnésique. On en ressort avec l'intelligence nourrie par d'autres manières de concevoir la vie et renforcé par l'universalité de la nature humaine.

## Bienvenue dans le désert du réel



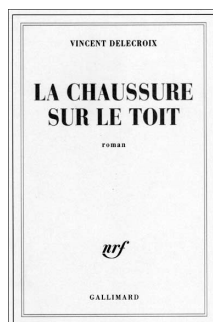
**Slavoj Žižek**

Flammarion, 222 p., 10 €

«*Bienvenue dans le désert du réel*»: C'est ainsi que Morpheus, dans le film *Matrix*, introduisait un Néo stupéfié à la «vraie réalité» d'un monde dévasté: un ground zero planétaire. Slavoj Žižek se propose d'analyser les investissements pulsionnels et idéologiques qui ont façonné notre nouvel ordre mondial depuis l'effondrement des tours du World Trade Center, le 11 septembre 2001 à New York. La tâche critique consiste aujourd'hui à replacer cet événement dans le contexte des antagonismes du capitalisme mondial. Le vrai choc des civilisations pourrait, dans cette perspective, se révéler n'être qu'un choc à l'intérieur de chaque civilisation. L'alternative idéologique opposant l'univers libéral, démocratique et digitalisé, à une radicalité islamiste ne serait en définitive qu'une fausse opposition, masquant notre incapacité à percevoir les vrais enjeux politiques contemporains. Le seul moyen de nous extraire de l'impasse nihiliste à laquelle nous réduit cette fausse alternative est une sortie de la démocratie libérale, de son idéologie multiculturaliste, tolérante et post-politique. Philosophe de formation, Žižek serait-il un "nouveau réac"? Pas du tout. Dans ce livre le penseur insiste simplement sur la nécessité de régler en priorité les problèmes internes à chaque civilisation avant de tenter un rapprochement entre des cultures aux valeurs par trop éloignées les unes des autres. Ajoutons que l'écrivain pose un

regard distancié (de philosophe) et non un regard spirituel ou religieux sur les choses. Il renvoie donc dos à dos le christianisme et l'islam, jugés intolérants un peu trop rapidement. Ce livre est en fait un manifeste en faveur d'une nouvelle subjectivité.

## La chaussure sur le toit



**Vincent Delecroix**

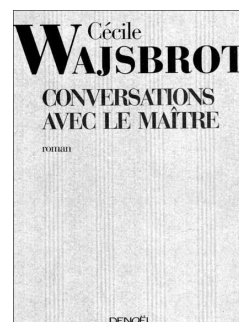
Gallimard, 218 p., 16 €

Philosophe cultivé et clair, Vincent Delecroix, signe un très beau sur le thème de l'abandon. À l'origine de son cinquième roman, un fait anecdotique: la présence d'une chaussure abandonnée sur le toit en face de chez lui. «*Enfin, cette chaussure m'a permis d'agglomérer mes dix histoires, reconnaît-il. Mais l'épisode central aura été celui de la parodie de Sophocle, mettant en scène Philoctète, le héros abandonné. Mon braqueur blessé, j'en suis conscient, est l'une des charnières de ce roman arachnéen, où les récits progressent en réseau*». De fait, les dix chapitres fonctionnent en étoile. Certaines histoires en redistribuent d'autres. «*C'est une structure fondamentale, explique-t-il. On tire le lacet de la chaussure et il nous mène à l'universel. J'ai essayé que ce roman forme un ensemble cohérent. L'un des fils rouges du livre, pour moi, c'est l'aventure du récit lui-même. L'autre étant peut-être l'abandon...*» Dans le livre, chaque personnage donne sa version de la découverte puis de la confrontation avec ladite chaussure. L'imbrication des histoires les unes dans les autres à l'intérieur du roman permet à l'auteur d'aborder des registres très différents, du délire philosophique à la plainte élégiaque

en passant par la satire de mœurs et par la peinture drolatique de la solitude – thème de prédilection de l'auteur. D'ailleurs, il reconnaît: être «*très marqué par la vision kierkegaardienne, qui prône que le lien ne va pas de soi*».

Un profil d'épervier pour ce romancier discret dont on salue, au fil des livres, la justesse de ton, l'alliance du charme et de la gravité, ainsi que les envolées romanesques.

## Conversations avec le maître



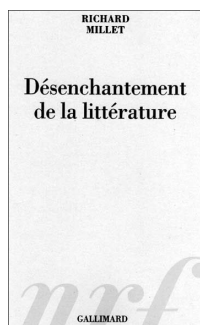
**Cécile Wajsbrot**

Denoël, 180 p., 15 €

Il ne faut pas se fier à la simplicité des premières lignes de ces *Conversations*. «*Nous nous retrouvons tous les jours chez lui, en fin d'après-midi, à la même heure, je sonnais à la porte, il ouvrait...*» On s'installe dans la phrase comme dans un vieux canapé, on coule avec elle. Cécile Wajsbrot a forgé un tempo couleur ambre, délicat comme un vieil alcool. Il s'insinue, enivre et s'amuse à mentir, à déstabiliser. Rescapée d'une discrète blessure amoureuse, une femme trompe la monotonie solitaire de son existence en rassemblant la nuit ses souvenirs d'un compositeur de musique autrefois aimé en silence ou en participant à des forums de discussion sur Internet... Usant d'une subtile polyphonie de pulsions secrètes et d'images, l'auteur nous plonge (d'une écriture aux douces lignes de fuite) dans l'intime enfer de la création musicale, seul art capable d'exprimer la symbolique des grandes catastrophes contemporaines. Voici un roman d'amour dans lequel l'amour

est absent, le désir à peine imaginé, duquel la vie elle-même semble s'être retirée à force de doutes, de déceptions. Preuve supplémentaire que tout peut arriver. Un livre intelligent et bien écrit qui donne l'impression d'en savoir plus sur la vie, une fois terminé.

## Désenchantement de la littérature.



**Richard Millet**

Gallimard, 72 p., 5,5 €

L'éditeur gallimardien publie un pamphlet violent, qui parle de l'actuelle littérature française comme «*d'une production semblable à des eaux mortes où se réfléchit le ciel vide*». Il dénonce l'effondrement nihiliste général. Cela peut se constater en effet: les dircoms sont partout, les SMS remplacent Mme de Sévigné, la grammaire est bradée à l'encan dans les vide-greniers de l'amnésie nationale. À en croire l'auteur, il n'y aurait plus qu'à voir tomber la nuit sur cette société démocratique de l'après-histoire, dont un Philippe Muray se gaussait naguère joyeusement. «*L'obscurité vient*» ajoute-t-il! Il constate que le pouvoir d'envoûtement que sa génération a accordé à la littérature n'existe plus. Il choisit le mot «*désenchantement*» un peu comme Paul Valéry a utilisé le mot, «*charme*» au sens fort. Et de poursuivre: «*Je ne crois pas que ce soit un phénomène cyclique. Je pense que, vraiment, on est peut-être à la fin de la littérature*». Dan cet opus il parle de ce qui se passera dans dix ans. Déjà, tous les profs de fac se plaignent de l'inculture de leurs étudiants: les étudiants en lettres ne lisent pas. Se peut-il que la littérature

ait chu avec la religion, l'autorité, les pères? Pour l'auteur, il est tout à fait possible que la démocratie moderne dénie toute grandeur à l'écrivain. Mais en même temps, il souhaite que les écrivains soient des survivants et même des guetteurs de l'aube.

## Drieu.



**Victoria Ocampo**

Bartillat, 152 p., 20 €

Victoria Ocampo (1890-1979) a joué un rôle de premier plan dans le rayonnement de la culture littéraire au XXe siècle. Fondatrice de la célèbre revue *Sur*, elle publie pendant 40 ans les textes des plus grands écrivains qu'ils soient argentins ou européens. Bioy Casares, Borges, Cortazar, Camus, Drieu La Rochelle, Malraux, Sabato, Caillois... Vers 1920 l'Amérique du Sud s'était mise à aimer la France à travers sa littérature. Une sorte de contagion de la NRF. Et Drieu était très NRF, à la différence de Mauriac qui n'en sera jamais. Donc Drieu avait eu avec Victoria Ocampo une de ces liaisons qui se transforme très vite en amitié, une amitié un peu tragique. Les amants, chez Drieu, se déchirent comme au premier acte de *Bérénice*. Ça ne marche pas pour des raisons qui leur sont plus chères qu'un amour réussi. Ce livre retrace leurs discussions mais aussi leurs séjours ici ou là, leurs promenades et leur analyse réciproque. Ils n'ont pas la même version. Ocampo veut montrer qu'elle a gardé la main, qu'elle disait ses vérités à Drieu, etc. Dans son journal et dans ses lettres à Christiane, Drieu est au contraire lapidaire: Victoria est en larmes, folle de douleur, abandonnée. Mais la conclusion est la même

chez elle et chez lui: Drieu est un mauvais amant. Ecrit sur le ton de la confiance, ce récit d'un amour qui commence en 1929 et se prolonge jusqu'au suicide de Drieu, apporte grandement à la connaissance de l'écrivain qui tout au long de son existence confiera à la fouguese Argentine son mal de vivre, les secrets de sa création littéraire, ses amours. L'ouvrage contient dix lettres inédites.

## Éloge du désir



**Blanche de Richemont**

Presse de la Renaissance,

202 p., 16 €

Au cœur du désert, Blanche de Richemont a découvert la puissance du désir. Elle s'interroge aujourd'hui sur le sens du désir dans une société qui en est saturée.

De rencontres en voyages elle a cherché cet élan qui anime et bouscule nos vies. Elle est partie en quête du désir d'être dans la vie quotidienne, désir de Dieu auprès de religieuses dans la brousse, désir charnel dans les lieux de la nuit, désir d'amour dans des cœurs qui espèrent. Elle a peu à peu découvert que le désir faisait écho à l'indicible de nous, que dans son sens le plus fort, celui-ci réconciliait le corps et l'esprit, qu'un désir authentique animait l'existence et lui donnait un sens.

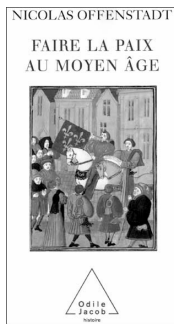
Le jeune auteur découvre que c'est notre propre vérité qui est en jeu dans la dynamique troublante et fascinante du désir.

Et si désirer était une façon d'incarner notre essentiel, l'occasion de faire en sorte que notre vie nous ressemble? L'auteur montre qu'un désir

vrai devient une sensualité de l'esprit; chaque injonction des sens et de l'âme offrant la possibilité de persévérer dans son être.

Un texte poétique et philosophique qui encourage le lecteur à aller au plus haut de lui-même à travers le désir.

## Faire la paix au Moyen Age.



**Nicolas Offenstadt**

Odile Jacob, 502 p., 33 €

Dans les travaux historiques comme chez Tolstoï, l'équilibre est rarement maintenu entre la guerre et la paix: tout entière du côté des hauts faits, la guerre fascine, de même qu'elle a nourri la réflexion du grand romancier russe sur le devenir de l'histoire, quand la paix ennuie ou semble peu digne d'intérêt. Les renouvellements récents de l'historiographie cherchent à réduire cette fascination. C'est donc le premier avantage de la démarche de Nicolas Offenstadt, maître de conférences en histoire du Moyen Age à Paris-I, de se pencher sur la paix, ou plutôt sur la longue série des paix et des trêves qui ponctuent le plus long conflit qu'ait connu l'Europe, la guerre de Cent Ans (1337-1453). Onze traités de paix constituent le cœur de la documentation: ainsi, en 1360, le traité de Brétigny, après la lourde défaite de Poitiers et la capture du roi Jean le Bon par les Anglais; en 1414, la paix d'Arras, sur laquelle on possède un copieux dossier d'archives; en 1420, le traité de Troyes, qui fait suite à la catastrophe d'Azincourt (1415); en 1475, le traité de Picquigny, qui consacre la victoire du roi de France Louis XI.

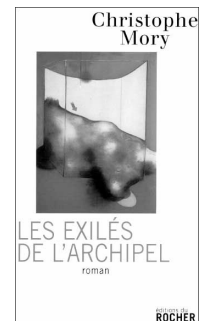
Comme la peste et la famine, la guerre est partout, resurgissant au gré d'alliances sans cesse recomposées. Mais la paix n'en est que plus désirable. Les narrations des chroniqueurs complètent la documentation, de même que la littérature politique, qui en prose ou en vers célèbre les bienfaits de la paix tout en exprimant sa préférence pour un camp contre l'autre (français, anglais, bourguignon, armagnac). Voilà campé le contexte de cette belle étude, dont nous retenons deux leçons principales.

La première tient au désir de l'auteur de lire dans ces traités un "discours", une idéologie de la paix qui, dans la société chrétienne du temps, se déploie sur deux axes: l'un vertical, en rappelant le modèle du roi pacifique (*rex pacificus*), le Christ, dont les dernières paroles furent justement: «*Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix*» (Jean 14, 27). L'autre horizontal, en mobilisant autour de la paix jurée, non seulement les acteurs de la négociation (rois et princes), mais au-delà tous les "états" de la société, appelés à prêter serment pour la respecter. La paix jurée exprime un idéal de société et tend à construire effectivement un espace politique, une sphère d'adhésion qui finit par englober tout le royaume.

La seconde leçon tient à la notion de "configuration rituelle": les textes des traités regorgent de détails sur les rites et les gestes, les cris et les sons, les émotions et la mise en scène des réjouissances publiques, qui prolongent et donnent force à la décision des négociateurs. Ainsi le lieu où la paix est conclue n'est-il pas choisi au hasard. Il est situé à égale distance entre les deux camps, marqué par un pieu dont les parties s'approchent avec prudence (le meurtre de Jean sans Peur sur le pont de Montereau en 1419 reste dans les mémoires!) ou abrité par une église possédant deux entrées opposées. Les cris (Noël! Montjoie! ou Paix! Paix!) saluent l'accord avant de retentir dans les villes, où les cloches accueillent la

bonne nouvelle à toute volée. Les processions, les danses et surtout les banquets bien arrosés (on "boit la paix" comme on la "jure") sont autant de manières d'associer toutes les couches de la population dans l'expression d'une joie communicative qui n'a que les apparences de la spontanéité. Car les envoyés du roi, les baillis, les échevins des villes, passent maîtres dans l'organisation de réjouissances qui façonnent peu à peu une opinion publique, mais sont aussi une façon d'inscrire dans la durée une nouvelle forme d'assujettissement. L'auteur insiste sur l'importance de ce langage public des gestes, du corps et des émotions collectives. Certes, une rationalisation et une abstraction croissante du discours et de l'action politique sont à l'œuvre, alors que l'État monarchique se dote d'un visage plus moderne, mais elles n'épuisent pas le répertoire disponible des rites, habilement utilisé en fonction des lieux et des circonstances.

## Les exilés de l'archipel



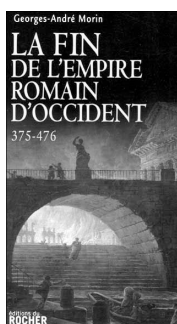
**Christophe Mory**

Le Rocher, 300 p., 18 €

Eduardo Varlet participe à la révolution qui permet à Fidel, le Conducator, de prendre le pouvoir sur l'Archipel d'A. Dissident, il émigre en France avec son frère, Adolfo. Séduit par les idéaux français, il devient une figure du militantisme extrémiste. Adolfo, de son côté, vit son homosexualité avec rage et mène un combat contre l'hétérocratie dominante. De rencontres en rencontres, il glane sur internet les expériences les plus folles sur son corps, au risque de l'extrême. Eduardo tente de comprendre.

Ses amitiés se défont. L'humanisme à tous crins favoriserait-il n'importe quoi? L'auteur ne le croit pas, à l'instar de ses héros. À moins que l'évolution des mœurs ne franchisse là une nouvelle et irréversible étape. Las, Eduardo rentre dans son pays préférant l'incarcération à une liberté folle que ses contemporains ne savent plus maîtriser. Le sujet est riche, original et intéressant. Le style est clair, agréable, la copie rendue est très bonne.

## La fin de l'empire romain d'Occident.



**Georges-André Morin**

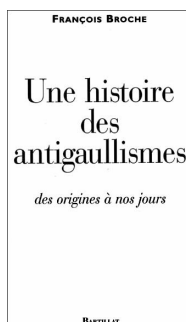
*Le Rocher, 494 p., 22 €*

Étape essentielle de l'Histoire de l'Europe, la fin de l'Empire romain d'Occident, en 476, marque la transition de l'Antiquité vers le Moyen Âge. Sur ses décombres se fixent les racines de l'Europe contemporaine. Cet événement – son contexte, son déroulement, ses acteurs – est pourtant mal connu. Comment, à la fin du Ve siècle, disparaît l'institution impériale en Occident, et quelles en furent les conséquences immédiates? Pourquoi, après le partage de 395, l'Empire sombre-t-il en Occident en moins d'un siècle et survit-il plus de mille ans en Orient? Cette mort rapide était-elle inéluctable? Autant de questions sur le thème de la fin d'une civilisation, auxquelles l'auteur apporte une réponse claire et précise.

En fait le "bas empire" n'est pas plus décadent que d'autres époques historiques. Depuis que l'empire divisé est chrétien, les mœurs y sont plus sévères que pendant le "haut empire". Le rôle réel d'impératrices

comme Pulchérie ou Galla Placidia est important. Certes les Barbares sont aux portes, mais ce sont des gens avec qui on peut s'entendre. Leur barbarie est circonstancielle et mesurée. Ils n'attaquent l'empire qu'en cas de faiblesse manifeste, de changement de politique ou de promesses non tenues. Ces attaques sont toutefois assez redoutables pour que les empereurs quittent Rome pour résider la plupart du temps à Ravenne, ville protégée par une lagune qui la rend difficile à assiéger. Les relations entre Ravenne et Constantinople, parfois tendues ne sont jamais vraiment mauvaises et toutes les lois sont promulguées sous le sceau des deux empereurs. Une intense activité juridique aboutit en 438 au Code Théodosien, qui est un des fondements du droit moderne. Ces quelques données indiquent toute la richesse en informations et en analyses de ce livre unique à mettre entre toutes les mains. Chronique accessible et vivante, riche en personnages, en événements et en péripéties mouvementées, ce livre offre au lecteur un aperçu novateur de cette période fondamentale mais mal connue. Il en résulte un livre très bien documenté qui met à la portée d'un large public des faits historiques qui n'étaient connus que des spécialistes et qui ont une importance capitale pour l'histoire de l'Europe jusqu'à nos jours.

## Une histoire des antigauillistes.



**François Broche**

*Bartillat, 628 p., 28 €*

Pour la première fois, paraît une histoire des antigauillismes, synthèse complète qui recense tous les cou-

rants opposés d'une manière ou d'une autre à l'action du général de Gaulle. Voici un regard sur l'histoire politique de la France au XXe siècle qui s'appuie sur les oppositions au gaullisme. En se fondant sur une immense documentation, qui renouvelle et enrichit un sujet qui n'avait jamais été exploré en tant que tel, l'étude de François Broche couvre tous les aspects, des domaines politique, militaire et économique jusqu'aux sphères médiatique, culturelle et intellectuelle.

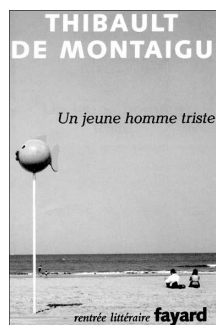
L'antigaullisme précède le gaullisme, tant il est vrai que, très tôt, Charles de Gaulle a pratiqué l'art de se faire des ennemis. Dès son plus jeune âge, l'homme de l'appel de 1940 se révèle un non-conformiste résolu, croyant en son étoile, dédaigneux des critiques, n'hésitant jamais à s'en prendre aux élites. L'appel du 18 juin fédère les antigauillismes de l'époque: des partisans du maréchal Pétain et de la collaboration aux communistes, en passant par les grands corps (administration, justice, armée, Église...), les résistants de l'intérieur, les émigrés en Angleterre et aux États-Unis, et les partisans du général Giraud. Puis, l'avènement de la IVe République annonce les années de la «traversée du désert». Dès son retour au pouvoir, en 1958, de Gaulle est à nouveau la cible d'une coalition allant des communistes à l'extrême droite, qui n'ont jamais baissé pavillon. Durant quatre ans, l'affaire algérienne alimentera les haines et les hostilités. Mai 68 annonce la fin du règne. Le coup de grâce est donné en avril 1969 avec l'échec du référendum, qui marque la victoire des antigauillistes de tous les bords.

S'ouvre alors une période dominée à la fois par la grande ombre du Commandeur (mort en 1970), toujours présent dans le débat politique et dans l'imaginaire des Français, et par un éloignement plus ou moins marqué à l'égard de son héritage, qu'illustrent, chacun à leur façon, les successeurs de Charles de Gaulle à la présidence de la République.

L'auteur se place dans une perspective a priori fertile, consistant à regarder l'histoire contemporaine de la France sous l'angle inverse de celui du roman national. L'ouvrage est documenté, construit et écrit de façon suffisamment limpide pour une lecture agréable.

Il soulève toutefois une question fondamentale sur la démarche intellectuelle de l'auteur. Si son objet d'étude est à l'évidence riche (quoique très étendu), son approche intrigue. Car il aurait fallu un auteur qui ne soit ni antigauilliste, ni surtout gauilliste ! Or, François Broche semble tellement admirer le Général qu'il en perd cette faculté à comprendre les logiques de ses opposants. Pierre Mendès France devient gauilliste dans son antigauillisme, François Mitterrand bafouille avant de parler en tribune, le jour de l'investiture parlementaire de De Gaulle (lequel n'a jamais éternué, postillonné ni baillé en une quelconque occasion), les écrivains réfugiés à New York (Mauvais, Romains) deviennent des résistants de salon, gonflés de gloire, de vanité et d'antigauillisme... Bref, la galerie de portraits propose des personnages respectables, mais qui n'ont pas compris pourquoi il fallait être gauilliste. Curieuse démarche d'historien... encore trop de passion peut-être !

## Un jeune homme triste



Thibault de Montaignu  
Fayard, 238 p., 18 €

Camille et Emmanuel (un jeune journaliste) vont passer un week-end en amoureux à Deauville, loin de la canicule. Au début, tout va bien. Ils y retrouvent Hailey, une Anglaise,

blonde, grande et riche, dont la famille est dans les chevaux. Elle les invite à rejoindre un groupe de jeunes friqués. Emmanuel, qui rêve d'être écrivain, se sent différent des autres. Humilié, comme s'il n'appartenait pas à cette classe de privilégiés, Emmanuel ne pourra sauver son couple. Placé sous la vocation de Fitzgerald, ce roman décrit une jeunesse décadente et blasée sur le point de perdre son innocence, comme résignée, non sans humour, à une forme mélancolique de la fureur de vivre. L'auteur montre une forme actuelle du mal de vivre qui ressemble au deuil infaisable de l'enfance. La phrase est élégante, et musicale. Le monde du luxe se mue en territoire mental et sentimental. Même s'il n'évite aucun des poncifs propres à la jeunesse dorée, le jeune auteur dispose d'une sensibilité et d'un sens de l'analyse certains. À suivre.

## Petite histoire d'Anglo-saxonomie.



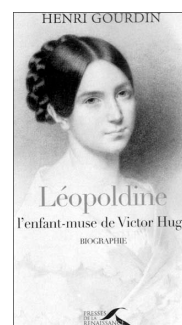
Jean Duchesne  
Presse de la Renaissance,  
296 p., 20 €

Aujourd'hui, nul ne peut échapper à l'anglais, langue de la mondialisation. Chacun connaît à sa mesure les rudiments de l'anglais, langue devenue désormais indispensable pour communiquer n'importe où sur la planète. Mais incontestablement ce que l'on connaît moins bien c'est la culture dans laquelle baigne cette langue.

Jean Duchesne nous fait savoir par son sous-titre que son livre nous rendra plus savant sur les Anglais et les Américains qu'eux-mêmes. Il nous

propose ainsi un vaste panorama culturel de l'Anglo-Saxonomie, à savoir 2000 ans d'histoire britannique et 200 ans d'histoire américaine. À y regarder de près on y apprend pêle-mêle des faits surprenants et truculents qui éblouiront votre correspondant d'outre-manche ou d'outre-Atlantique. Quelques exemples : l'Angleterre est comme son nom l'indique la terre d'une vieille tribu barbare, les Angles, le Vice-président des États-Unis en 1804 s'appelait déjà Clinton ou encore que les États Massachusetts et Connecticut sont des noms indiens. L'auteur ne se limite pas aux seuls faits historiques. S'il revient avec clarté sur le pouvoir monarchique, les guerres, la Glorieuse révolution, le libéralisme économique ou encore la mise en place de la Constitution aux États-Unis, il développe également les thèmes de la religion, des médias, de l'éducation ou encore de la cuisine dans ce vaste territoire qu'il nomme l'Anglo-Saxonomie. On ressort de ce voyage savamment guidé tout à la fois un peu plus british et yankee, avec désormais une pointe de culture dans l'accent so french.

## Léopoldine



Henri Gourdin  
Presses de la Renaissance  
240 p., 21 €

Léopoldine, la fille préférée de Victor Hugo, semblait vouée au bonheur. Née le 28 août 1824, l'enfant, choyée par ses jeunes parents (le poète a 22 ans et Adèle, son épouse, 21), est adulée par les amis du couple. Charles Nodier et ses disciples, « Les chevelus » du Cénacle de l'Arsenal, sont les premiers à venir

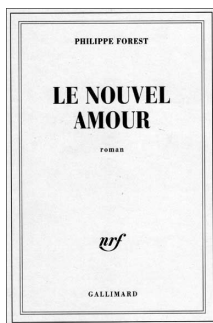
admirer Didine et à jouir de la douce intimité du logis. Ils accourent, suivis bientôt du peintre Devéria, des poètes Musset, Lamartine, Vigny, du sculpteur David d'Angers et de leur voisin Sainte-Beuve et du jeune Mérimée (et sa recette de macaronis), tous émerveillés à la vue d'Adèle allaitant son bébé. Temps heureux de leur jeunesse et de leur admiration mutuelle. Après les péripéties d'Hernani, les choses se gâtent dans le ménage Hugo. À six ans, Léopoldine, entourée de Lamartine, de Vigny, de Balzac, de Dumas, psychologues avisés, prévenus de l'inconstance des amours, comprend confusément qu'il se passe des événements graves entre ses parents. Naïvement, elle se culpabilise, imagine qu'elle a pu commettre une faute.

Puis Léopoldine se marie le 15 février 1843 avec Charles Vacquerie, qu'elle a connu à Villequier (Seine-Maritime). C'est au cours de vacances passées dans la famille de Charles que l'idylle s'est nouée, dans leur jolie maison dont la Seine borde le jardin. Les jours heureux de Léopoldine seront de courte durée. Le 4 septembre, moins de sept mois après son mariage, elle participe à une promenade en bateau sur la Seine. Mais le bateau chavire. On retrouve les deux jeunes morts. Ils sont enterrés le 6 septembre dans le même cercueil. Les jeunes mariés reposent désormais au cimetière de Villequier. Les membres de la famille Hugo sont cloîtrés dans leur chagrin, aucun d'eux ne se rend aux obsèques. Pour Hugo, cette situation nouvelle et son issue fatale sont un déchirement. Plus tard, il revivra l'instant où sa fille lui échappa avec une acuité saisissante, semblable à l'épisode où Jean Valjean découvre que Cosette aime Marius: « *Il eut de la tête aux pieds un frémissement de révolte, il sentit jusque dans la racine de ses cheveux, l'immense réveil de l'égoïsme, et le moi hurla dans l'abîme de cet homme* ». Cette biographie offre l'occasion de mieux comprendre les ressorts internes de cette famille. L'auteur trace, parallèlement à sa biographie,

le récit des principaux faits historiques de la première moitié du XIXe siècle. Un ouvrage d'une lecture agréable et aisée.

limitées à des inventaires, conduits sans autre perspective qu'un intérêt patrimonial. Cet ouvrage permet de rendre à la maison forte ses lettres de noblesse...

## Le Nouvel Amour



**Philippe Forest**

Gallimard, 176 p., 16 €

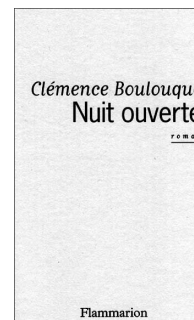
« *Il n'y a de roman que d'amour* ».

Or, le propre d'un roman d'amour est que cet amour meurt à la fin. Tel est le tragique du romanesque mythologique, pour l'auteur.

Ce nouvel amour recoupe d'abord une situation banale. Le narrateur a aimé Alice pendant douze ans, jusqu'au jour où il rencontre Lou, qui le saisit de la passion la plus vive. Le fait qu'il ne puisse pas tout à fait choisir entre les deux femmes est une circonstance assez habituelle. Mais la singularité tragique de cette histoire remonte au premier roman de Forest: L'Enfant éternel, dans lequel il racontait l'agonie de sa petite Pauline, trois ans, morte d'un cancer. Quitter Alice, la maman de l'enfant, c'est perdre cette partie sacrée de l'existence durant laquelle il a élevé Pauline avec elle, c'est perdre Pauline une seconde fois. Perdre Alice, c'est perdre Lou, car l'amante, divisée elle-même entre deux hommes, se retire toujours au moment où Alice se sépare un peu de son mari. Or l'auteur ne peut accepter la perte qui fondamentalement le replonge au sein de la scène originelle, cette mort de Pauline qui, croyait-il, l'avait rendu « *invulné-*

*nable comme seuls le sont les morts* ». Après un ou deux fiascos propitiatoires, Le Nouvel Amour chante la féerie d'aimer totalement, à la mode du jour. Lou a justement une petite fille de quatre ans, à peu près l'âge de Pauline. Et il y a sur la relation miraculeuse que le narrateur noue avec la fillette des notations rares. Hélas, le temps qui succède à l'émerveillement amoureux sera « *un immonde chaos triste* ». La partie la plus profonde du roman est celle où l'auteur tente de comprendre justement cette folie destructrice qui le dévore et qu'il attribue à « *sa grande gravité sentimentale* », à l'ère de l'amour marchand et volatil. Cet entraînement vers la chute, il va le rattacher à une tendance plus intime. Aimer une femme, pour lui, c'est s'identifier à elle, basculer de l'autre côté, devenir cette femme... mais il y a d'autre amour que fusionnel: l'oblatif.

## Nuit ouverte



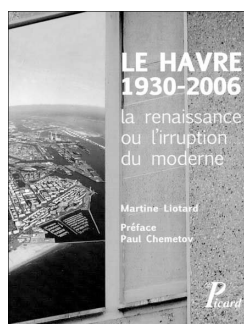
**Clémence Boulouque**

Flammarion, 244 p., 18 €

Qui se souvient aujourd'hui de Regina Jonas? Ordonnée à Berlin en 1935, elle a été la première femme rabbin au monde, provoquant un émoi au sein de la communauté juive allemande. Contre l'avis de ceux qui lui offrent d'émigrer, Regina Jonas a voulu rester auprès des siens parce qu'elle avait le « *souci des âmes* ». Elle n'échappe pas à la déportation et meurt à Auschwitz fin 1944. Mais un réalisateur entend parler de ce destin et propose d'incarner cette femme à Élise Lermont, une actrice célèbre. Pressentie pour l'incarner à l'écran, la jeune comédienne part sur les traces

de cette héroïne à l'existence réelle et méconnue. En travaillant son rôle, Élise va dissiper ses doutes sur les siens depuis qu'un de ses oncles lui a révélé, sa version de l'histoire de sa famille. Ses grands-parents, négociants en Champagne, n'ont pas souffert de la guerre et ont su s'accommoder des aléas de l'histoire. Ce livre illustre le proverbe: «*Il est plus facile de rejeter les héritages odieux que d'en accepter la gêne*». L'auteur met en œuvre, de façon magistrale, le mariage de la fiction et du réel.

## Le Havre 1930-2006



**Martine Liotard**

Ed. Picard, 166 p., 38 €

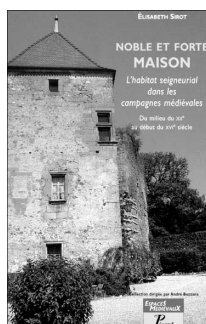
En deux jours de septembre 1944, Le Havre est entré dans l'histoire des villes détruites et reconstruites. Les bombes ont accompli sur tout le centre ce que le mouvement hygiéniste des années 1930 avait seulement envisagé, la tabula rasa pour une recomposition radicale de la ville basse des origines, devenue insalubre. Au-delà du drame, des morts et des sinistrés, la ville est entrée dans une soudaine modernité, celle d'un urbanisme rationnel, d'un habitat collectif normalisé, qui allait partout s'épanouir dans les périphéries mais s'exerça ici au cœur de la société locale.

La Reconstruction a été mouvementée, une scène publique très réactive a souvent infléchi la fabrique des projets de Perret et de son équipe, et la pleine acceptation n'est venue que très lentement. Le Havre a mis vingt ans pour voir disparaître l'habitat temporaire dispersé dans la ville en train de renaître et, pour ce faire, l'habitat

social a pris le relais de la Reconstruction. Les derniers sinistrés ont rejoint en 1965 les ensembles sociaux de la ville haute qui se constituait, nouvelle partition socio-spatiale accomplie pendant les "Trente Glorieuses". Dans cette ville élargie, cette agglomération bientôt périurbaine, s'est alors reposé la question du centre. Celui-ci, éclaté, a glissé à l'est du centre reconstruit jusqu'aux anciens bassins portuaires. Le paysage conçu par Perret posait quelques symboles, l'église Saint-Joseph, l'hôtel de ville, mais la centralité cherche d'autres vecteurs. En ceci, Le Havre a rejoint les problématiques de toutes les villes et dispose encore de beaux territoires de projet, si le développement économique porte la croissance.

Ayant pour sujet central la reconstruction du Havre et de quelques quartiers périphériques détruits en 1944, l'ouvrage, décrit cette période clé dans la durée de son élaboration et de sa réalisation. Il analyse aussi la trace laissée par cet épisode dans les mentalités locales, les débats politiques et les pratiques professionnelles. Il examine enfin l'évolution de l'image de la ville. Finalement il apparaît que, dans cette ville portuaire, industrielle et balnéaire, encore en quête de visibilité, de positionnement territorial fort, le centre reconstruit est devenu une part, indubitablement moderne, de l'identité havraise.

## Noble et forte maison.



**Elisabeth Sirot**

Ed. Picard, 207 p., 40 €

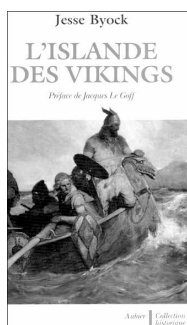
À la fin du XIIe siècle, apparaissent les premières maisons fortifiées

dans les campagnes. Ces habitats ruraux vont se répandre dans les siècles suivants. L'étude de leurs vestiges, de leurs techniques architecturales, de leurs installations de confort, permet de préciser l'histoire de ses habitants, du chevalier jusqu'au service des comtes ou ducs.

D'apparence modeste ou luxueuse, les nombreuses maisons fortifiées qui occupent encore la campagne, invitent l'archéologue, spécialiste des châteaux médiévaux, à se pencher sur leur histoire. Celle de leurs vestiges matériels nous éclaire d'abord sur la mise en œuvre de matériaux de construction variés, de techniques architecturales originales, notamment pour les installations de confort tel que le chauffage ou l'hygiène. Le décor n'échappe pas aux occupants, trop souvent assimilés à une population de militaires un peu rustres. La chronologie de ces habitats ruraux est désormais assez bien établie. L'exploitation des textes et les datations par dendrochronologie pratiquées dans de nombreuses régions, permettent de situer leur apparition, à la fin du XIIe siècle et au début du XIIIe siècle; la mise en place du plus grand nombre s'effectuant entre 1250 et 1350. Au fur et à mesure que la connaissance de la maison se précise, l'histoire de ses habitants se dévoile. Dans un premier temps, des petits seigneurs – parfois à l'origine des premières mottes au XIe siècle –, portent le nom de leur terre. Puis, avec l'avènement d'une noblesse de service, ce sont des juristes, des magistrats ou autres officiers des comtes et des ducs qui cherchent à se distinguer du reste de la population, en occupant un lieu de résidence prestigieux. Tous appartiennent à une aristocratie laïque. Ils bénéficient de nombreux privilèges et d'une certaine aisance financière. Cette aristocratie inscrit dans sa résidence les codes qui marquent son identité culturelle. Résider à la campagne, dans une maison "noble et forte" est considéré au XIVe siècle, comme un indicateur de réussite sociale.

Compte tenu de la variété et de la richesse des informations que nous lègue ce "petit château", ce livre donne un cadre scientifique à des recherches régionales trop souvent.

## L'Islande des Vikings.



**Jesse Byock**

Aubier, 92 p., 29 €

Les « grands barbares blancs » chers à Chateaubriand et au romantisme ne sont plus ce qu'ils étaient. Déjà, avec Régis Boyer, les Vikings

n'étaient pas que de redoutables prédateurs des mers popularisés par la légende et le cinéma, mais aussi des commerçants audacieux désireux de s'enrichir ou de vivre dans des pays au climat plus clément que celui de la Scandinavie. C'est ce qu'ils firent en Normandie, après s'être assimilés aux populations locales qu'ils avaient commencés par terroriser par leurs raids. Dans cet ouvrage, l'auteur, spécialiste de vieux norois qui enseigne à l'université de Californie, enfonce le clou. Non seulement ces hommes rudes n'étaient pas forcément des sanguinaires, mais ils furent aussi parmi les premiers initiateurs de nouvelles formes politiques. Car ils ont, très tôt, privilégié le règne du droit sur celui de la force brutale. Pour démontrer sa thèse, l'auteur se fonde sur ses recherches archéologiques et sur l'interprétation des sagas islandaises, qui mettent en valeur des chefs vikings

venus conquérir cette terre encore déserte à la fin du Xe siècle.

Dans ces recueils épiques, même si le courage et l'honneur sont valorisés comme des attributs guerriers indispensables, force est de constater que la négociation et la recherche du compromis sont préférées à la violence. Si bien que certains chroniqueurs du Moyen Âge ont pu écrire concernant les Vikings islandais: « *Là-bas, il n'est point de roi, seulement la loi.* » L'auteur montre aussi que la propagation du christianisme a contribué à pacifier les mœurs. « L'Islande est un laboratoire idéal pour comprendre la formation d'une société », explique Jacques Le Goff qui signe la préface. Dépourvue de féodalité comme d'État centralisé, la petite communauté islandaise a mis en pratique une forme de politique au service de l'homme... proche de ce que recommande l'Église.